

té. L'œil implique l'existence de la lumière, le poumon l'existence d'une atmosphère respirable. Soyons logiques : ce formidable besoin de se survivre qui émane du jeu de nos organes, suppose forcément une survie." Enfin l'illustre docteur incarne sa pensée dans une comparaison vive et puissante : " Au mois de mai dernier, pendant le séjour que j'ai fait dans ma propriété du Dauphiné, j'allais souvent m'asseoir au bord d'un étang ordinairement couvert de superbes nénuphars blancs. Cette année, à cause de la fonte des neiges qui a été tardive, le niveau d'eau est resté longtemps très élevé, et les nénuphars, dont la tige est relativement courte et qui ne poussent que sur les bas fonds, ne parvenaient pas à percer. On voyait, sous une mince couche d'eau, des centaines de boutons à couture blanche, pareils à de petites têtes au bout de longs cous tendus, oh ! mais tendus à se rompre ! Tous les jours les tiges s'allongeaient, mais s'effilaient en même temps. Je voyais mes plantes à la limite de l'effort. Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque. Je disais au soleil qui les attirait : " Soleil, triompheras-tu ?..." Et puis, je voyais l'eau qui ne diminuait pas assez vite et je tremblais : Ils n'arriveront pas ! Demain je les verrai morts sur la vase... A la fin le soleil a triomphé. Avant mon départ toutes les belles fleurs de cire s'étaient sur l'eau. Voyez-vous, mon petit, devant cela je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance, et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences lorsqu'elles arriveront au jour ?... Il faut qu'il y ait un soleil !"

La citation est peut être un peu longue ; elle n'est pas inutile. Elle revêt d'un superbe langage une irréfutable démonstration de l'immortalité. L'autre savant impie, Maurice Cormier, dont la raison gonflée d'elle-même est fermée à toutes les raisons qui la gênent, a beau répliquer à Donnat que l'illustre docteur est tout simplement frappé, sous le contre coup de l'émotion qu'il a subie d'une sorte de crise religieuse ; il a beau lui soutenir avec dédain que cette crise est connue, cataloguée par les savants sous le nom de l'"idolâtrie des moribonds", il n'entame en rien la logique et pressante argumentation de son interlocuteur. Il n'affaiblit nullement l'invincible énergie de cette conclusion, déduite, et avec une rigueur absolue, d'une vérité qu'il ne conteste pas : " Ce formidable besoin de survivre qui émane du jeu de nos organes suppose forcément une survie." C'est un fait, cela ; " l'idolâtrie des moribonds " n'est qu'un mot.

D'ailleurs, même en dehors de tous les arguments qu'il énumère avec fébrilité, l'irrésistible impulsion qui pousse Albert Donnat, le matérialiste, à démontrer que la vie future existe, en constitue, à elle seule, une preuve éclatante. Il ne se peut pas que l'homme aspire aussi ardemment, aussi impérieusement, aussi malgré lui, pour ainsi dire, à une immortalité qui ne serait qu'un rêve à jamais irréalisable !

Et néanmoins, dans l'instant même où il se jette à Dieu, l'orgueilleux athée, qu'il fut trop longtemps, s'entête encore à se persuader qu'il ne croit pas en Dieu : " Non ! répond-il à sa femme